

Comment l'horrible grippe de 1918 s'est répandue sur l'Amérique.

La mortalité de la pire épidémie de l'histoire dépasse celle des deux guerres mondiales combinées. Et elle a peut-être commencé aux Etats-Unis.

John Barry, novembre 2017.

Le comté de Haskell, dans le Kansas, était une région d'élevage bovin, mais les fermiers y élevaient aussi des porcs, ce qui pourrait expliquer l'origine de l'épidémie qui allait déferler cette année-là. Un autre indice est que ce comté est sur une route migratoire d'oiseaux sauvages, notamment de grues et de colverts. Or les scientifiques savent aujourd'hui que les oiseaux véhiculent des virus grippaux capables d'infecter les porcs, dans les cellules desquels leurs gènes peuvent se mélanger et s'échanger comme des cartes à jouer, résultant dans de nouveaux virus, potentiellement particulièrement mortels.

Nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé dans le comté de Haskell en 1918, mais nous savons qu'une épidémie de grippe a éclaté en janvier, documentée par le rapport d'un médecin local aux autorités de santé publique. Le journal local, le Santa Fe Monitor, dresse également d'impressionnantes listes de cas de pneumonie.

Plusieurs hommes de Haskell exposés à cette grippe furent appelés au camp militaire de Funston, dans le centre du Kansas, où le premier malade de la grippe fut signalé le 4 mars. Cette énorme base militaire entraînait des hommes pour participer à la première guerre, et en deux semaines des milliers d'hommes tombèrent malades. 38 moururent. La circulation des soldats conduisit l'épidémie dans 24 des 36 camps militaires américains, faisant des dizaines de milliers de malades, avant de lui faire traverser l'océan. Pendant ce temps, la maladie gagnait les civils.

Le virus de la grippe mute rapidement, empêchant le système immunitaire humain de le reconnaître et de l'attaquer d'une année sur l'autre. La grippe saisonnière habituelle se tient surtout dans les voies respiratoires supérieures, ce qui facilite sa transmission. Le virus de 1918 colonisait l'ensemble de l'arbre respiratoire, restant très transmissible, mais conduisant en même temps à des pneumonies virales ainsi que bactériennes.

Bien que certains chercheurs voient l'origine de la pandémie ailleurs, en France en 2016 ou en Chine ou au Vietnam en 1917, beaucoup d'études (notamment celles du prix Nobel Macfarlane Burnet, un immunologiste) pointent une origine américaine, puis une transmission à la France avec l'arrivée des troupes américaines.

Mais où qu'elle soit apparue, la pandémie qui ne dura que 15 mois fut la plus mortelle de l'histoire humaine, tuant 50 à 100 millions de personnes dans le monde, selon l'analyse la plus citée. Le nombre exact ne sera jamais connu, mais il est évident qu'il y a eu plus de mort en un an qu'en 40 ans de SIDA, ou de morts de la peste bubonique en un siècle. 670 000 américains moururent.

En 1918, la médecine était à peine devenue « moderne », des médecins croyaient encore que des « miasmes » étaient responsables de la grippe. Avec les avancées que nous avons connues depuis, le grand public s'est désintéressé de la grippe. Aujourd'hui on redoute Ebola ou Zika ou le Mers... Mais c'est un tort.

Nous sommes probablement aussi vulnérables – voire plus- à une pandémie grippale que nous ne l'étions en 1918. Les meilleurs spécialistes de santé publique estiment que la grippe est le plus grand risque dans les maladies émergentes qui nous menacent. L'ancien directeur du CDC déclarait cette année que ce qui l'empêchait de dormir, ce qu'il redoutait le plus, c'était une pandémie grippale. Et donc les événements tragiques d'il y a un siècle ont une actualité surprenante, d'autant que les leçons les plus cruciales apprises de la catastrophe n'ont pas encore été intégrées.

Au début la pandémie de 1918 suscita peu d'inquiétudes, principalement parce qu'elle tuait peu, en dépit du grand nombre d'infectés. La flotte anglaise eut 4 morts pour 10 313 infectés, par exemple, et la maladie fut qualifiée de « fièvre de trois jours » par les armées françaises et allemandes, atteintes en avril. Elle ne reçut d'attention qu'en Espagne, où le roi tomba malade ; la presse du pays, qui n'était pas en guerre, en parla beaucoup, contrairement à la presse censurée des belligérants, US inclus. D'où l'appellation de grippe espagnole. En juin, elle avait atteint des pays allant de l'Algérie à la Nouvelle-Zélande. Mais elle semblait particulièrement bénigne jusqu'à être parfois imperceptible, au point que certains experts ont douté qu'il s'agisse d'une grippe.

Pourtant il y avait des signaux d'alarme. Malgré le faible nombre de morts au printemps, les morts étaient souvent de jeunes adultes, ordinairement épargnés par la grippe. Certaines des flambées n'étaient pas si bénignes : dans une caserne française de 1018 soldats, 688 furent hospitalisés et 49 moururent, 5% d'hommes jeunes, morts. Certains décès furent du reste faussement attribués à une méningite. Mais en juillet tout semblait se finir et avoir été somme toute modeste. Un journal britannique écrivit que la grippe avait « complètement disparu ».

En réalité, l'eau se retirait, comme avant un tsunami. En août, la maladie refit surface en Suisse sous une forme si virulente qu'un officier du renseignement américain, dans un rapport « Secret et Confidentiel », avertit que « la maladie devenue épidémique en Suisse est en fait la peste noire, bien qu'on la désigne sous le nom de Grippe Espagnole ».

La deuxième vague avait commencé.

La base d'entraînement militaire de Devens, à 50 km de Boston, disposait d'un hôpital de 1200 places. Le 1er septembre 1918, 84 étaient occupées. Le 7 septembre, un premier soldat délirant et hurlant au moindre contact fut diagnostiqué comme atteint de méningite, tout comme douze autres hommes le lendemain. Puis, peu à peu, on parla d'une grippe explosive. A son pic, 1543 malades se signalèrent en un seul jour. L'hôpital était débordé, les médecins et les infirmières malades, avec trop de malades aux cuisines pour que l'on puisse nourrir les patients, et des milliers de mourants dans les baraquements.

Un médecin de l'hôpital dans une lettre à un collègue parle de « la pneumonie la plus maligne que j'ai jamais vue... Au bout de quelques heures la cyanose se développe (une coloration bleue provoquée par le manque d'oxygène) depuis les oreilles jusqu'à prendre tout le visage... la mort survient en quelques heures... c'est horrible... nous avons une moyenne de 100 morts par jour... pendant plusieurs jours il n'y a pas eu de cercueils et les corps s'empilaient... »

Devens et les alentours de Boston furent les premières zones d'Amérique frappées par la seconde vague. Avant sa fin, la grippe était partout, des glaces de l'Alaska aux jungles moites de l'Afrique. Et cette fois, elle était meurtrière.

La maladie était terrible, mais l'attitude des gouvernements l'aggrava, notamment à cause de la guerre. La moitié des médecins américains de moins de 45 ans avaient été versés dans l'armée, et souvent les meilleurs.

Mais la politique du gouvernement vis-à-vis de la vérité fut encore plus meurtrière. A l'entrée en guerre, le président Wilson décida de faire entrer « un esprit de brutalité implacable... dans chaque fibre de la vie nationale ». Il créa un comité chargé l'information publique, inspirée par un conseiller qui écrivit « Vérité et fausseté sont des termes arbitraires... La force d'une idée réside dans sa capacité à inspirer. Il importe peu qu'elle soit vraie ou fausse. »

Le Congrès avait passé le « Sedition Act », une Loi punissant de 20 ans de prison le fait « de formuler, imprimer, écrire ou publier des propos déloyaux, profanes, malveillants ou abusifs sur la forme de gouvernement des Etats-Unis... ou d'inviter à, inciter à ou défendre toute limitation de la production dans ce pays concernant toute chose nécessaire ou essentielle à la conduite de la guerre ». Le gouvernement invitait par affiches à signaler à la justice toute personne rependant des propos pessimistes, demandant la paix, ou décrivant les efforts pour gagner la guerre.

Dans ce contexte, les responsables commencèrent à mentir.

Début septembre, un navire apporta la maladie à Philadelphie, des cas se produisant dans la zone portuaire. Des marins puis des civils commencèrent à mourir. Les autorités attribuèrent les décès à la grippe habituelle, et assurèrent que la ville arrêterait l'épidémie à son berceau.

Le 26 septembre, la grippe s'était répandue dans le pays et avait touché tellement de camps militaires que l'armée interrompit la conscription nationale.

Philadelphie avait prévu une grande parade pour le 28 septembre. Malgré les appels des médecins, elle se tint, les gens se pressant les uns contre les autres dans ce qui fut le plus grand défilé de l'histoire de la ville. Les journalistes avaient écrit des articles, sur les conseils du corps médical, dissuadant de s'y rendre, mais les rédacteurs en chef refusèrent de les publier, tout comme les lettres des médecins.

La période d'incubation de la grippe est de deux à trois jours. Deux jours après le défilé, Krusen, le directeur sanitaire de la ville, reconnut que l'épidémie était bien la même que celle qui dévastait les camps militaires du pays. Mais il recommanda tout de même de ne pas « paniquer devant des articles exagérés ». Les journaux étaient du reste de son côté et minimisaient les faits. Krusen finit, avec beaucoup de retard, par fermer les écoles et interdire les rassemblements publics. Un journal écrivit « qu'il n'y avait pas de raison de paniquer ou s'alarmer de ses mesures ».

Et pourtant il y avait des raisons. A son apogée, l'épidémie tua 759 personnes en une journée à Philadelphie. Des prêtres parcouraient les rues avec des charrettes en demandant à ce qu'on descende les morts, dont beaucoup furent enterrés dans des fosses communes. 12 000 habitants périrent, la plupart en six semaines.

A travers le pays, les autorités mentaient. Le chef des services de santé de l'armée déclara « qu'il n'y avait pas de raisons de s'inquiéter tant les précautions étaient prises ». Le directeur de la santé de New York parla de bronchite plutôt que de grippe espagnole. Le directeur de la santé de Los Angeles dit qu'en observant des précautions ordinaires il n'y avait pas de cause d'inquiétude.

Pour un exemple de la faillite de la presse on peut regarder l'Arkansas. En 4 jours, en octobre, l'hôpital du camp militaire Pike admit 8000 soldats. Un témoin décrit « Chaque couloir (et il y en a des kilomètres) abrite deux rangées de lit pleins de malades de la grippe... Tout est mort et destruction... ». A 10 kilomètres de là, la Gazette de Little Rock titre « La grippe espagnole c'est la bonne vieille grippe – la fièvre et les frissons habituels ».

Mais les gens voyaient que ce n'était pas habituel. Ils voyaient parce que les chiffres étaient effarants. Dans la ville de San Antonio, il y eut 53% de malades. Et puis les victimes mouraient en quelques heures de symptômes épouvantables, pas seulement les douleurs et la cyanose, mais une toux profonde ramenant depuis les poumons une mousse sanglante, et puis des saignements du nez, des oreilles, parfois des yeux. Et les gens savaient parce que bourgades et villes se retrouvaient en panne de cercueils.

La population ne pouvait rien croire de ce qu'on lui disait, et craignait par conséquent tout. Combien de temps cela allait-il durer, combien de morts, qui mourrait ? Sans vérité, la morale s'écroula. La société commença à se désintégrer.

Dans beaucoup de catastrophes, les gens s'unissent, s'entraident. Mais en 1918, sans leadership, sans vérité, la confiance s'évapora. Et les gens ne s'occupèrent plus que d'eux-mêmes.

A Philadelphie, les services d'urgence demandèrent des volontaires, mais ils ne vinrent pas. Le bureau de l'enfance demanda de l'aide pour les enfants dont les parents étaient malades ou morts, presque personne ne répondit. Le directeur de l'aide d'urgence devint amer et méprisant dans ses messages, et rien n'y faisait.

Philadelphie n'était pas un cas unique. Dans le Michigan, une famille avec trois enfants tomba malade et aucun voisin ne vint, raconte une volontaire de la Croix-Rouge. Dans le Connecticut personne n'apportait à manger aux malades. Dans le Kentucky, les gens étaient affamés pas parce qu'ils étaient malades mais parce qu'ils n'osaient pas sortir chercher à manger. Des témoins racontent « Nous avons presque peur de respirer, les gens n'osent pas sortir de chez eux, parler à quiconque ». « Les gens étaient séparés, pas de vie scolaire, religieuse, rien... tout esprit communautaire était détruit. Chaque matin, chacun se demandait s'il verrait le soir. » Dans un rapport de la Croix Rouge, l'auteur parle d'une terreur semblable à celle de la Peste Noire au Moyen-Age.

Les usines se vidaient. Bien qu'ayant été avertis qu'ils étaient essentiels à l'effort de guerre, moins de la moitié des ouvriers des chantiers navals se présentaient. Les rues étaient vides. A Wellington en Nouvelle-Zélande, les témoins racontent la même chose qu'à Philadelphie : pas une âme, pas de trams, pas de magasins ouverts, seulement des ambulances et une ville morte. Dans son carnet intime, le recteur de l'Ecole de Médecine du Michigan s'inquiète de la possible disparition de la civilisation si l'accélération de la pandémie devait se poursuivre.

Mais aussi vite qu'elle était arrivée, la grippe sembla soudain disparaître. Elle avait brûlé tout le combustible humain disponible dans la population. Le malaise persista quelques temps, mais avec l'euphorie de la fin de la guerre, la circulation se rétablit, les écoles et les usines rouvrirent, la société revint à la normale.

Une troisième vague suivit en janvier 1919, et se termina au printemps. Elle ne fut pas aussi meurtrière que la seconde, mais plus que toutes les autres gripes connues. Un cas, en particulier, eut des conséquences historiques exceptionnelles. Le 3 avril, durant la préparation du traité de Versailles, Woodrow Wilson s'écroula. Son accès de faiblesse et de confusion en pleine conférence contribua sans doute beaucoup à son abandon de ses propres principes, et il en résulta un traité de paix désastreux, qui contribua vraisemblablement au début de la seconde guerre mondiale. Des historiens ont attribué la confusion de Wilson à une petite

attaque, mais en fait il avait une température élevée, des accès de toux, de la diarrhée et d'autres symptômes sérieux. Aucun d'entre eux ne s'explique par une attaque, tous sont cohérents avec le grippe, dont son jeune aide de camp venait de mourir, y compris la confusion. Les effets neurologiques de cette grippe ont été documentés comme importants.

Après la troisième vague, le virus de 1918 ne disparut pas mais perdit de sa létalité, et finit par évoluer en grippe saisonnière, sous l'effet de l'immunisation des humains mais aussi de mutations. Les scientifiques se demandent toujours pourquoi la deuxième vague fut tellement plus meurtrière que la première, et certains ont proposé que la première ne fût qu'une grippe saisonnière. Mais il semble qu'il y avait une forme bénigne et une forme virulente en même temps, et que cette dernière devint plus commune à l'automne.

Il y a aussi des questions sur la mortalité. Dans le monde développé, elle fut environ de 2%, plus importante ailleurs. Au Mexique, on l'estime à près de 4% de la population entière, 7% en Russie et en Iran. Dans certains villages d'Alaska ou de Gambie, tout le monde mourut, sans doute parce que tout le monde tomba malade en même temps sans possibilité de se porter secours.

La pyramide des âges était à l'inverse de la grippe habituelle, qui tue surtout des personnes âgées. Les jeunes adultes mourraient en priorité, 3,26% des travailleurs industriels, 6% des mineurs de charbon. La mortalité des femmes enceintes fut de 23 à 71% selon les études. Cette population jeune, avec un système immunitaire vigoureux, succombait sans doute plus facilement aux orages de cytokines, des substances antimicrobiennes qui détruisaient les tissus des poumons d'une manière semblable aux gaz de combat.

La grippe saisonnière n'est pas anodine, elle tue de 3 à 48 milliers d'américains chaque année. Mais deux gripes aviaries ont récemment semblé plus menaçantes, H5N1 et H7N9, tuant presque 50% des malades, mais sans réussir à se propager car elles ne touchent que le poumon profond. Si l'un d'entre elles mutait jusqu'à devenir capable de coloniser les voies respiratoires supérieures, une pandémie meurtrière serait possible demain. Alarmées par ce risque, les autorités, des ONG et des entreprises ont entrepris de se préparer à une pandémie, et j'ai été associé à certains de ces efforts.

Il y a des tentatives de développer un vaccin antigrippal « universel », qui protégerait contre toutes les gripes (à défaut, produire un vaccin spécifique prendrait des mois). Les antiviraux constituent une autre piste, d'autant que certaines souches grippales sont devenues résistantes au Tamiflu.

Et puis il y a les interventions dites non-pharmaceutiques : lavage de main, télétravail, tousser dans sa manche, se confiner lorsqu'on est malade plutôt que d'aller travailler, voire en cas de virus sévère fermeture des écoles ou d'autres mesures plus extrêmes. Mais l'efficacité de ces

mesures dépend de l'adhésion du public, qui elle dépend dans sa confiance dans ce qu'on lui dira.

Pour moi, la leçon la plus importante de 1918 est qu'il faut dire la vérité. Bien que cette idée fasse partie de tous les plans dont j'ai connaissance, sa mise en pratique dépendra du caractère et du leadership des dirigeants quand l'épreuve sera là.

Je me souviens d'avoir participé à un exercice de simulation à Los Angeles en présence de dirigeants sanitaires locaux. Avant l'exercice, j'ai donné une conférence sur 1918 en insistant sur la confiance du public et la nécessaire sincérité. « On ne gère pas la vérité, ai-je martelé. On dit la vérité. » Tout le monde opina.

Puis les organisateurs de l'exercice expliquèrent le scénario : une pandémie grippale sévère était en train de se répandre. Elle n'avait pas atteint la Californie, mais un cas suspect, avec des symptômes sévères, était apparu à Los Angeles. Les médias réclamaient une conférence de presse.

Un officiel de haut-rang fut le premier à réagir. Il décida de refuser la conférence de presse et de faire seulement un communiqué : « Nous avons besoin d'analyses supplémentaires. Le patient pourrait ne pas avoir la grippe. Il n'y a pas de raison de s'inquiéter. »

J'étais abasourdi. L'officiel n'avait pas vraiment menti, mais il avait volontairement minimisé le danger ; or quelle qu'ait été la situation de ce patient, la pandémie était en train d'arriver. Le refus de répondre aux questions et même d'admettre que la pandémie était inévitable allait pousser la population à chercher des réponses ailleurs, et probablement à en trouver des mauvaises. Au lieu de se positionner en leader qui fournit une information crédible, l'officiel s'était instantanément mis à la remorque des événements. Jamais il n'en reprendrait le contrôle. En résumé, il s'était dérobé à son devoir, mettant d'innombrables vies en péril.

Et pourtant il ne s'agissait que d'un exercice.